



DAVID MACHADO

Des  
abeilles  
sous  
la peau

ROMAN

traduit du portugais par  
Clara Domingues

 *l'aube*



DES ABEILLES SOUS LA PEAU

La collection *Regards croisés*  
est dirigée par Marion Hennebert

Ouvrage publié par Manon Viard

Publié avec le concours de la Direction Générale du Livre,  
des Archives et des Bibliothèques



et de Camões – Instituto da Cooperação e da Língua I.P



Titre original: *Debaixo da Pele*

© 2017, David Machado  
e Publicações Dom Quixote

© Éditions de l'Aube, 2019  
pour la traduction française  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-2972-1

David Machado

## Des abeilles sous la peau

roman traduit du portugais (Portugal)  
par Clara Domingues

*éditions de l'aube*

DU MÊME AUTEUR

*Aux éditions de l'Aube*

LAISSEZ PARLER LES PIERRES, 2014; Mikrós, 2017

INDICE DE BONHEUR MOYEN, 2017; Mikrós, 2019

*I got to fold 'cause these hands are too  
shaky to hold*

*Hunger hurts, but starving works when  
it costs too much to love*

(J'ai dû céder, ces mains tremblent trop pour retenir  
La faim déchire, mais ses affres ont du bon  
lorsqu'il en coûte trop d'aimer)

FIONA APPLE



JÚLIA N'EST PAS LÀ  
(1994)



Júlia se réveille. 3 heures 43, d'après l'appareil posé sur la table de chevet et, malgré la lumière verte diffusée par les gros chiffres du cadran, l'obscurité occupe chaque espace, comme si la chambre n'était pas là. Le matin est encore très loin, presque une impossibilité. Dans l'appartement d'à côté, les voisins se disputent – depuis qu'ils ont emménagé, la semaine dernière, ils n'arrêtent pas. Leur effort pour ne pas hausser le ton est évident, mais leurs voix traversent quand même le mur avec violence, et les mots qui parviennent aux oreilles de Júlia sont encore pleins d'une rage lourde. Elle peut imaginer ce qui se cache derrière le noir, là où se trouve la chambre : une mer, un feu sombre, des mains. En cet instant, une frayeur la frappe à la poitrine comme une balle tirée de quelque part dans son corps. Elle essaie de la combattre. Dix-neuf ans, ça ne doit pas être si difficile de se libérer de la peur du noir. Et, pourtant, après quelques secondes, sa main se tend dans un élan impatient et aussitôt ses doigts trouvent l'interrupteur de la lampe de chevet. La peur ne disparaît pas avec la lumière,

elle devient juste plus concrète, plus précise. Et alors seulement Júlia s'aperçoit que tout est trempé : le pyjama, les draps, le matelas.

Ce n'est pas la première fois que ça lui arrive. C'est-à-dire, ce n'est pas la première fois au cours de ces six derniers mois. Mais la dernière fois, c'était il y a presque trois mois et elle pensait le problème réglé. Elle pressent une soudaine absence d'impulsion dans ses muscles, comme si elle flottait. Mais ça ne dure pas plus d'une seconde. Un souffle d'indignation embrase brusquement sa tête. Elle ne comprend pas pourquoi son propre corps la trahit de manière aussi abjecte. Tout va bien, le pire est passé – un an, c'est assez pour se remettre de tout –, elle se sent forte, refaite ; c'est bien le mot, *refaite* : rien ne justifie ça. Et, pourtant, ces petites déloyautés du corps se répètent trop fréquemment. Par exemple, Júlia pleure : à toute heure, en tout lieu, un torrent de larmes jaillit de ses yeux et inonde son visage, et il n'y a rien qu'elle puisse faire sinon attendre que ça passe.

Pendant un instant, elle envisage la possibilité de rester allongée là jusqu'au matin. Il est probable que sa mère aussi est réveillée et qu'elle entend les voisins se disputer – à cause d'elle, le sommeil de sa mère s'est chargé d'une légèreté programmée, et la moindre agitation dans le silence nocturne de l'appartement peut la réveiller. De sorte que, si elle

## JÚLIA N'EST PAS LÀ

se lève maintenant pour aller se laver et changer les draps, Manuela arrivera, ensommeillée, empressée et compatissante; et lorsqu'elle comprendra ce qui se passe, elle ne dira rien à sa fille, pourtant Júlia sait que les pensées les plus sombres enfleront dans l'esprit de sa génitrice telle une tumeur maligne. Elle aimerait tant réussir à lui expliquer qu'il n'y a plus rien à craindre, qu'il est temps d'oublier ce qui s'est passé et d'aller de l'avant. Mais sa mère ne se laisserait jamais convaincre. Il y a trois ou quatre livres sur les années difficiles de l'adolescence dans un tiroir de la commode de la chambre de ses parents et, dans chacun d'eux, des chapitres longs et péremptaires explorent les thèmes du trauma, de la dépression et du suicide chez les jeunes. Rien de ce que Júlia pourrait dire ne serait suffisant face aux arguments des chercheurs sur le sujet. Si bien que la seule solution qui lui reste est de montrer que tout va bien. Et d'ailleurs, tout va bien.

Júlia demeure immobile et, pendant quelques minutes, elle croit qu'il lui sera possible de se tenir ainsi des heures durant, jusqu'à l'arrivée du matin. Les voisins se sont tus – une trêve pour que la femme pleure et que l'homme fume une cigarette, imagine-t-elle. Puis, presque sans y penser, elle change ses jambes de position et sent le pyjama lui effleurer la peau, l'humidité du tissu de plus en plus froid, l'inconfort de plus

en plus grand, les cuisses mouillées, les hanches, le ventre, les fesses, le dos. Et, subitement, la situation devient insupportable. Si sa mère se pointe, Júlia sait quelle explication lui donner : seule une personne qui va mal aurait besoin de faire croire qu'elle va bien. Et Júlia ne va pas mal. Elle repousse donc les draps et la couverture et sort du lit. L'odeur de l'urine se répand dans la chambre, acide et intense, un souvenir qui s'imprégnera certainement en tout et pour toujours, présume-t-elle. Ensuite, d'un seul mouvement, elle enlève son pyjama. Et presque aussitôt elle se souvient de João Tiago. Ça lui arrive souvent ces derniers mois, toujours dans les moments les plus inattendus, mais surtout lorsqu'elle est nue, qu'elle se déshabille ou qu'elle pense à son corps. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, c'est un souvenir qui ne l'effraie pas, qui ne parvient pas à la troubler. Júlia éprouve même la tentation de laisser João Tiago demeurer un peu plus dans ses pensées – une consolation bizarre, certes, mais une consolation malgré tout. Elle l'a déjà fait auparavant, à plus d'une occasion, et en secret. Cependant, en cet instant, à cette heure de la nuit et avec ses parents dans la chambre de l'autre côté du couloir, emprunter ce chemin lui semble trop pervers, pour ne pas dire périlleux, et Júlia chasse de son esprit l'image de son ex-petit ami en se concentrant sur le silence profond de la maison.

## JÚLIA N'EST PAS LÀ

Entre-temps, la peur a disparu. Du moins pour le moment. Et le soulagement est immédiat à l'instant où Júlia sent le vide grandir de nouveau en elle, remplir chaque espace de son corps, sa poitrine, sa tête, ses bras et ses jambes, ses yeux. C'est dans ce vide qu'elle vit depuis presque un an. C'est ce vide qui lui donne la force de continuer, et Júlia le considère comme un organe vital. Elle ne l'appelle pas vide, bien entendu. Elle préfère dire qu'elle a perdu tous ses points de contact avec le monde – la seule personne qui persiste à lui rendre visite, c'est Rute, qui lui apporte une fois par mois un sachet d'herbe et essaie de lui remonter le moral en lui racontant ce qui se passe à l'extérieur, sans jamais vraiment obtenir de réaction ; et on peut affirmer avec certitude que leur amitié si ancienne ne trouve pas à se nourrir dans cette nouvelle configuration. Júlia y a déjà réfléchi à diverses reprises et sa conclusion reste la même : il est franchement étrange que ces liens ne lui manquent pas, mais c'est le cas ; elle ne se sent pas triste, bien qu'elle reconnaisse que n'avoir aucun point de contact avec le monde est fort triste. En réalité, c'est précisément ce détachement à tout ce qui l'entoure qui l'empêche de se sentir triste. Ce qui, après tout, lui semble un excellent compromis.

Júlia rassemble ses draps et son pyjama en un paquet humide et cache l'ensemble sous le lit. Ensuite, elle éteint la lumière et sort de la chambre. Dans le couloir,

elle s'immobilise une seconde, à l'écoute. Le souffle de la respiration profonde et cadencée de son père, qu'elle sait reconnaître depuis l'enfance, emplît l'appartement et paraît surnaturel, comme si à lui seul, par la force de son souffle, il parvenait à maintenir debout l'immeuble tout entier. Júlia n'entend pas sa mère et tente de déchiffrer son silence. Il est possible qu'elle se soit réveillée et cherche, elle aussi, à percevoir les mouvements de sa fille dans le couloir sombre. Ou peut-être est-elle morte. L'image de Manuela sans vie, couchée sous la couette à côté de son mari qui dort sans se rendre compte de rien, surgit dans l'esprit de Júlia, nette et vive, comme si ça se passait pour de vrai. Júlia voit le visage pâle de sa mère, ses lèvres violacées et son bras tombé en dehors du matelas, sa main pendue dans le noir, et son père se réveillant, la secouant, lui prenant le pouls, criant et pleurant, et au beau milieu de la chambre figée dans la lumière blanche du matin les ambulanciers soulevant le corps et l'emportant dans les vieux escaliers raides de l'immeuble sur une civière qui semble se renverser à chaque marche, et les voisins à la porte de leurs appartements... Bref, un simple exercice d'imagination, récurrent ces derniers mois, dont Júlia se sert pour tester sa distance réelle aux personnes et au monde. Sa mère, qui a toujours joué un rôle si important dans sa vie, est évidemment le meilleur indicateur pour ce test. Júlia croit que, si l'idée

## JÚLIA N'EST PAS LÀ

de la mort de sa mère ne la perturbe pas, alors il est fort probable que rien n'y parviendra. Ce qui ne peut être qu'une bonne chose.

Elle entre dans la salle de bains, ferme la porte derrière elle et allume la lumière. Le reflet de son corps nu apparaît dans l'immense miroir qui occupe presque la totalité du mur au-dessus du lavabo et des toilettes. Elle se tient là une minute, à regarder son visage, sa poitrine, ses hanches, une symétrie incroyable entre le côté droit et le côté gauche de son corps, sa peau si lisse et douce et blanche, sans la moindre marque. Júlia ne cesse de s'étonner, encore et encore, de l'absence de marques sur son visage, sur son cou, sur son ventre : aucune cicatrice, aucun bleu, rien ne révèle ce qui s'est passé il y a presque un an. Júlia ne comprend pas comment le corps peut oublier si facilement. Et voilà encore une trahison. Ce n'est pas qu'elle ressente le besoin de se souvenir. D'une certaine façon, le passé – tout comme l'avenir – a perdu son importance : la ligne du temps s'est effacée et à peine reste-t-il un point, qui n'est rien d'autre que le moment présent, neutre et sans conséquence, répété jusqu'à épuisement.

« Júlia, tu vas bien ? »

Les mots de sa mère, murmurés de l'autre côté de la porte, envahissent l'espace de la salle de bains comme une bourrasque. Júlia se met à pleurer.

«Je fais pipi, répond-elle sans bouger, les yeux plantés dans les yeux de son reflet dans le miroir.

— Tu veux que je te prépare une tisane ? »

Júlia se demande de quelle manière une tisane pourrait régler quoi que ce soit à cette heure de l'aube. Mais il est vrai que la vie de Manuela se nourrit tout entière de la croyance que chaque problème a une solution et, sur ce point, la mère et la fille ont toujours profondément différé. D'ailleurs, Júlia a très tôt envié l'optimisme exacerbé de sa mère. Cela a changé désormais.

«Je vais retourner dormir », dit Júlia en séchant ses larmes.

Et en même temps qu'elle prononce ces mots, elle comprend qu'elle ne peut sortir de la salle de bains tant que sa mère restera là, dans le couloir, à l'attendre. Parce que Manuela voudra très certainement savoir pourquoi elle est nue, et Júlia devra mentir, et mentir ne serait pas un problème si sa mère y croyait, mais Júlia sait que ce ne sera pas le cas, quelle que soit la fausse raison qu'elle lui donnera. Passer sous la douche est hors de question. De sorte qu'elle ouvre le robinet du lavabo, attend que l'eau soit chaude et humecte alors une serviette qu'elle se passe ensuite sur les aines, les hanches, le pubis, les fesses, le ventre. Puis elle s'assoit sur les toilettes et se sèche avec une autre serviette. Les secondes s'écoulent, peut-être une minute tout entière, et on n'entend pas le moindre bruit, le silence est partout et pourtant Júlia

## JÚLIA N'EST PAS LÀ

sait que sa mère se tient encore dans le couloir, près de la porte, parce qu'elle ne serait jamais allée se recoucher avant de la voir. Elle sent sa peau piquetée du froid de mars. Il est évident qu'il n'existe qu'une solution à ce dilemme. Elle dit donc :

« Maman. Je veux bien une tisane. Merci. »

Les pas de Manuela qui s'éloignent en direction de la cuisine font grincer le plancher et les larmes emplissent de nouveau les yeux de Júlia. Elle ouvre la porte et éteint la lumière d'un seul geste. Elle traverse le couloir et entre dans sa chambre. Elle n'allume pas la lumière mais ouvre les volets, et la lueur jaunâtre des réverbères rompt légèrement la pénombre de la pièce. Elle ouvre le tiroir de la commode, sort un pyjama et, pendant qu'elle l'enfile, sursaute au moment où l'homme dans l'appartement d'à côté crie : « Putain ! ». Aussitôt après, l'obscurité s'emplit de la voix de la femme qui dit, comme dans une prière : « Non. Non. Non. Non. Non. Non. » Puis la voix de l'homme, dans un éclat extravagant cette fois, qui affirme : « J'ai connu des putes plus fidèles que toi ! » Et là un bruit sec, un claquement de mains, ou peut-être une gifle, transperce le mur et atteint Júlia en plein ventre ; elle ferme les yeux et voit dans sa tête la main ouverte de l'homme frapper le visage de la femme tel un fouet, la force de ce moment se prolonger à jamais dans l'histoire de l'humanité.

Les doigts de Júlia glissent dans le noir sur la commode jusqu'à trouver son paquet de cigarettes et son briquet. Elle allume une cigarette, la flamme du briquet brûle l'obscurité, et l'espace d'un instant elle ressent de nouveau la peur qui l'a réveillée. Pourtant, au moment où la fumée emplit ses poumons, elle éprouve une paix subite et violente, presque comme une mort, qui prend rapidement fin mais qui, pour l'heure, suffit quand même.

Júlia marche dans le noir, pieds nus et d'un pas assuré, jusqu'à la cuisine. La lumière blanche du plafond tombe comme un torrent et lui donne la sensation de se noyer. Manuela se tient debout près du plan de travail, à côté de la cuisinière ; elle verse l'eau bouillante de la casserole dans une tasse.

«Ce n'était pas la peine de venir ici, dit-elle lorsqu'elle se rend compte de la présence de sa fille. Je te l'aurais apportée dans ta chambre.»

Júlia sourit et dit que non. Et presque en même temps, elle réalise l'incohérence de ces petits gestes. La vérité, c'est qu'il est trop tôt, l'aube semble éternelle et elle n'est pas prête à reprendre le rôle qu'elle joue devant ses parents quotidiennement, depuis plusieurs mois.

Manuela pose la tisane sur la petite table carrée, puis s'assoit. Júlia pensait prendre la tasse et retourner aussitôt dans sa chambre. Ce qui ne paraît plus

## JÚLIA N'EST PAS LÀ

possible désormais : sa mère attend qu'elle s'assoie elle aussi, peut-être veut-elle parler. Elle ne s'assoit pas mais prend la tasse et appuie ses fesses contre le plan de travail et reste ainsi, en silence, la tasse sous le menton, la vapeur gagnant sa bouche et son nez, l'odeur de la camomille trop intense et chaude. Sa mère la regarde sans rien dire pendant que ses mains caressent la nappe qui recouvre la table, la nappe que Júlia a peinte et offerte à sa mère pour son anniversaire il y a sept ans, ses mains sur les dizaines de mains de Júlia, à jamais minuscules et de toutes ces couleurs entre-temps ternies. Júlia ne parvient pas à éviter une pensée : le plus grand regret de Manuela est d'avoir une fille qui a grandi et se trouve à présent si loin de l'enfance. Júlia sait – parce que sa mère le répète dès qu'elle le peut – qu'elle croit en la puissance des enfants à changer le monde. C'est pour cela, pour être près de cette énergie brute et aider à la canaliser, que Manuela est devenue assistante d'éducation. C'est pour cela qu'aujourd'hui encore elle passe plus de dix heures par jour à l'école où elle travaille, au milieu de l'agitation et des cris des élèves qui l'adorent et la respectent et qui, plus d'une fois, la prennent pour leur propre mère.

« C'était un cauchemar ? » demande-t-elle enfin.

Júlia lâche un rire forcé.

« C'était la vessie trop pleine », répond-elle.

Et puis elle rit encore d'avoir été capable de mentir tout en disant la vérité.

«J'ai lu quelque part que, contrairement à ce qu'on croit, les cauchemars sont une bonne chose, dit la mère comme si Júlia n'avait rien dit. Parfois, c'est le seul moyen, pour notre esprit, de se battre contre les mauvais côtés de la vie.»

Júlia sait que sa mère n'a lu cela nulle part, qu'elle essaie simplement de donner de la crédibilité à une idée qui reflète, Júlia n'en a aucun doute, la manière dont Manuela envisage tout type d'adversité. Le caractère stoïque de sa mère est bien connu des amis de la famille et, pendant des années, Júlia a cru que, par la force de la génétique, elle finirait un jour par devenir comme elle. Bien sûr, depuis un an, cette certitude a disparu.

«Ce n'était pas un cauchemar, maman», insiste-t-elle.

Sa mère étire les coins de ses lèvres dans un rictus qui ne parvient pas à devenir un sourire. Elle semble très fatiguée. Elle a des poches noires sous les yeux et se tient courbée sur la table comme si une main la poussait dans le dos. Une sorte de sacrifice qui exaspère Júlia et la rend consciente d'elle-même et de ce qui lui est arrivé d'une manière qu'elle cherche à éviter depuis des mois.

«À quelle heure as-tu cours ? demande la mère.

— On parlera demain, répond Júlia. Allons dormir.»

## JÚLIA N'EST PAS LÀ

La mère se passe les mains sur le visage et se lève lentement. Júlia quitte la cuisine, sa tasse à la main. Sa mère sort derrière elle et éteint la lumière. Júlia sent ses doigts dans les cheveux, une brève caresse qui, assurément, n'est rien d'autre qu'un réflexe maternel, vu que sa mère sait qu'elle ne supporte pas bien encore le contact physique. Il est probable que Manuela ne s'est même pas rendu compte de son geste, et l'obscurité du couloir cache les larmes qui explosent dans les yeux de sa fille.

Júlia entre dans sa chambre et sa mère lui demande :

« Tu veux que je reste avec toi jusqu'à ce que tu t'endormes ? »

Júlia se contente de secouer la tête, consciente que dans le noir, il est impossible à sa mère de voir sa réponse. Puis elle referme quand même sa porte et reste là, immobile et perdue, au milieu de la chambre. Elle sait que sa mère est toujours de l'autre côté, à attendre qu'il se passe quelque chose. Et, bien sûr, une frustration se mêle aussitôt à son flux sanguin, comme si c'était du poison. Júlia avance dans la pénombre, courbée, une main tenant la tisane, l'autre devant son corps à hauteur des genoux ; la lumière de l'extérieur ne suffit pas pour distinguer le contour des objets, et ce n'est que lorsqu'elle atteint son lit qu'elle se souvient qu'elle n'a pas pris de draps propres dans la commode du couloir et qu'il est maintenant

trop tard. Ce n'est pas un problème : même si elle le voulait, elle serait incapable de dormir pour le moment. Il ne lui reste qu'à se rouler un joint et à le fumer rapidement.

Elle pose la tasse, intacte, sur la table de chevet et se met à genoux par terre. Elle ouvre un tiroir et en sort une trousse en jean qu'elle a elle-même cousue à l'occasion d'un travail scolaire. L'odeur douce et forte de l'herbe recouvre celle de la camomille, ce qui règle déjà bien des questions dans le cœur de Júlia. Elle défait une cigarette sur la paume de sa main et mélange un peu d'herbe au tabac. Ensuite, elle déplie la feuille à rouler et la place soigneusement sur l'herbe et le tabac et là, tournant les paumes serrées de ses mains, elle passe tout de l'une à l'autre. Puis, tenant la feuille du bout des doigts, elle roule le joint, serré et ferme, et le scelle en passant sa langue sur le bord libre de la feuille. À aucun moment elle n'allume la lumière – si besoin, elle pourrait le refaire dans l'obscurité la plus totale, les mains attachées et la tête pendue en bas.

Dans l'appartement d'à côté, l'homme parle d'amour d'une voix traînante. Tous les mots n'ont pas la force de franchir le mur, mais Júlia en saisit assez pour comprendre l'ironie de ce qu'il raconte. La femme l'interrompt pour le traiter de « Connard » sur un ton presque amusé. Mais il continue à parler sans aucun tressaillement dans la voix. Júlia ne veut pas entendre.

## JÚLIA N'EST PAS LÀ

Elle en sait très peu sur ces gens-là – il sort tôt tous les matins, vêtu d'un bleu de travail taché d'huile, elle passe ses journées à regarder des feuillets, ils ont une petite fille –, elle connaît leurs visages grâce aux rares fois où elle les a croisés dans les escaliers de l'immeuble et, allez savoir pourquoi, elle est incapable de les associer aux voix qui lui parviennent à travers le mur.

Elle se lève et contourne le lit. Elle ouvre la fenêtre. Et l'air froid de cette aube du mois de mars l'atteint au corps, comme si c'était un élément solide : Júlia a la sensation que ses os pourraient se briser sous l'impact. L'image de sa poitrine qui éclate est, sans aucun doute, la meilleure pensée qu'elle ait eue depuis son réveil. Elle allume le joint, la première bouffée lui brûle la gorge et elle réalise qu'elle a mis trop d'herbe. Sauf qu'au même moment un souffle de rien s'empare de son cerveau, éteignant presque sa conscience. Elle penche son corps par-dessus la fenêtre, elle observe la rue, trois étages plus bas, le goudron mouillé et les voitures alignées – une paix très séduisante. Les voix de l'homme et de la femme, qui se remettent à crier, ressemblent à une histoire ancienne que quelqu'un raconte et que le vent emporte à travers le monde comme le présage d'un mauvais sort. Júlia pourrait sauter : elle ne doute pas que ce serait facile, la douleur ne durerait pas plus d'une fraction de seconde. Et ce

n'est pas qu'elle l'envisage en cet instant précis, mais il est bon de savoir que, s'il ne restait aucune autre solution, cette option existe et qu'elle est à sa portée.

Júlia tire une autre bouffée et puis une autre et encore une autre. La gravité perd de sa force sur ses épaules. Tout au fond, derrière plusieurs rangées d'immeubles, une bande étroite du fleuve est recouverte d'une brume en loques, comme si des fantômes sortaient de l'eau. Lisbonne ressemble à un rêve. Et inévitablement elle se souvient de toutes les fois où elle était là-bas, avec Marlene et Rute, à regarder la ville et à fumer un pet', leurs rires envahissant l'espace entre les immeubles, un écho impossible à suspendre, la certitude de toujours pouvoir revenir à cet endroit. Pourtant, en cet instant, l'absence de ses amies ne la bouleverse pas. Au contraire : la solitude est une consolation.

La femme dans l'appartement d'à côté crie : « Sors d'ici » à plusieurs reprises et l'homme force un éclat de rire comme le méchant d'un mauvais film d'action. Júlia regarde le joint, la feuille qui se consume rapidement, et elle sait que, si elle veut arrêter le son de ces voix, elle devra en rouler un autre aussitôt après.

C'est au moment où elle se tourne pour aller chercher la trousse avec l'herbe et les feuilles qu'elle attrape, du coin de l'œil, deux fenêtres après la sienne, une silhouette dont la tête est légèrement penchée vers l'extérieur. L'espace d'un instant, elle a l'impression

## JÚLIA N'EST PAS LÀ

qu'il y a dans la rue, quelque part dans le ciel, un miroir géant et qu'en réalité elle voit son propre reflet. Puis elle perçoit, dans la pénombre, le visage de l'enfant, une fillette de quatre ou cinq ans, essayant elle aussi d'échapper à la voix de son père qui, à l'intérieur de l'appartement, crie : « Excuse-moi », et de la femme qui pleure comme si la vie était un lieu insupportable.

*Une tisane, et tout est réglé.*

L'enfant regarde Júlia. Et elle sourit. En tout cas, ça y ressemble.

*Une tisane... space.*

Júlia rit, un éclat de rire facile. Et aussitôt après elle se tait, effrayée par la force avec laquelle son rire pénètre dans la nuit.

*C'était juste un cauchemar.*

« Salut, dit l'enfant d'une petite voix chantante. Comment tu t'appelles ? »

*Le problème avec les cauchemars, c'est le souvenir qu'ils laissent dans le corps.*

Júlia s'émeut de l'innocence de cette fillette qui ignore combien il est dangereux de parler dans une telle situation.

Cependant, elle ne répond pas.

Elle ne peut qu'essayer de traverser ce moment : son instinct lui dit que c'est important – tout au moins pour l'enfant – de rester là le plus longtemps possible.



Ce moment dans la camionnette à côté de son père qui conduit lentement comme s'il découvrait le monde pour la première fois, crée tant de contradictions dans l'esprit de Júlia qu'elle envisage la possibilité d'ouvrir la portière et de sauter sans attendre que la voiture ralentisse.

Armando tient le volant des deux mains : une détermination qui ne porte pas à conséquence – enfin, d'après Júlia. Et il ne dit rien. L'absence de la voix de son père dans la camionnette semble magique. Júlia préfère qu'il en soit ainsi. Cependant, il est vrai qu'il existe une sensation de perte, une nostalgie qu'elle combat en imposant à ses yeux l'éclat violent des phares des autres voitures.

Le matin arrive sans élan, le ciel sombre et nuageux, la certitude qu'il pleuvra à un moment ou à un autre. La vie ne paraît pas possible dans ces conditions. Pourtant, l'agitation dans les rues est intense, à l'excès : cela n'a pas de sens. Júlia fronce légèrement les yeux, floutant ce qu'elle voit, et d'un coup les immeubles, les voitures et les personnes semblent se liquéfier,

la ville entière semble se consumer lentement sous une vague de chaleur. Une sorte de soulagement. Júlia ne comprend pas où ces personnes trouvent l'énergie d'être là, à cette heure du matin, traversant les rues dans tous les sens. D'où leur vient cette énergie? Ou, plus déconcertant encore, à quoi sert toute cette énergie? À quoi servent tous ces gestes?

Il est possible que chacune de ces personnes soit en train de faire semblant. L'idée est nouvelle. Mais pourquoi pas? Elle fait bien semblant, elle, dans la voiture à côté de son père. La probabilité d'être la seule dans ce cas constitue une absurdité statistique. Peut-être attendent-elles toutes le moment opportun – que personne ne les regarde – pour rentrer chez elles et y rester, tranquilles, jusqu'à la tombée de la nuit. Toujours est-il que c'est ce que Júlia prévoit dès que son père l'aura déposée devant l'université. C'est ce qu'elle fait depuis le début des cours, il y a six mois. L'idéal serait de ne même pas sortir de chez elle, d'éviter tout à fait ce trajet en voiture si inconfortable, matin après matin. Mais cela soulèverait trop d'interrogations dans l'esprit de sa mère, des questions auxquelles Júlia n'a pas envie de répondre.

Il se met à pleuvoir. Júlia sent les larmes trembler dans ses yeux et les ferme donc rapidement. La douce odeur de peinture assaille subitement ses narines, et sa mémoire aussi. À l'arrière de la camionnette, des seaux

et des pots de peinture de différentes couleurs. Cette odeur est probablement son souvenir le plus ancien. Et plus encore : Júlia a la sensation que la mémoire de cette odeur existait déjà en elle à sa naissance, comme si d'une certaine manière elle était imprimée dans son ADN. Comme si cette odeur venait de l'intérieur d'elle-même, et non du dehors. Elle se souvient si bien de quand elle était petite, une enfant en bas âge, presque un bébé, et qu'elle allait avec son père dans des maisons et des appartements vides, l'écho de leurs pas et de leurs voix se démultipliant dans l'espace comme s'ils n'étaient pas seuls. Son père mélangeant les peintures, les diluant à l'eau, y plongeant la queue-de-morue, l'égouttant, la passant sur les murs avec calme, avec douceur, pendant qu'il lui parlait et lui faisait part de ses pensées, de ses certitudes et de ses doutes, et qu'il cherchait à connaître, avec enthousiasme et intérêt, l'avis de Júlia sur le monde et sur la vie, sans jamais interrompre son travail, attendant patiemment tandis qu'elle cherchait les mots justes pour répondre. Et les bras de son père piquetés d'éclaboussures. Et l'odeur de peinture, douce et humide, presque visible.

Júlia pense à l'enfant, à la fille des voisins, à sa petite tête inclinée par-dessus la fenêtre, les yeux inquiets dans l'obscurité. Ce n'est pas un de ces vagues souvenirs qui se confondent facilement avec un rêve ancien. La certitude que ce moment a eu lieu est solide, malgré

le noir et la fumée de l'herbe qui ont rempli en un instant tous les espaces entre les milliers de millions de neurones de son cerveau. Júlia a fait du mieux qu'elle a pu : elle est restée penchée sur le rebord de la fenêtre, se roulant un deuxième joint, le fumant lentement, regardant de temps en temps l'enfant du coin de l'œil, s'assurant qu'elle était encore là, l'écoutant, avec peur et épouvante, parler de l'école et des garçons qui ne la laissaient pas jouer au ballon avec eux, et de la lumière des étoiles mortes il y a très longtemps, dire qu'elle s'appelait Catarina, citer ses dessins animés préférés, une enfilade de sujets sans pause ni logique. Et, derrière la voix de la fillette, les cris et les pleurs des parents qui lévitaient encore sur la rue, dans l'air froid de l'aube. Jusqu'à ce que la tristesse de tout cela devînt insupportable et que, d'un coup et d'un seul mouvement, Júlia a fait un pas en arrière et refermé la fenêtre.

Mais qu'aurait-elle pu faire ?

Rien. Elle n'aurait rien pu faire de plus.

D'un autre côté, il est vrai que, le matin avant de sortir, elle a rouvert la fenêtre pour regarder. La fillette n'était plus là et le cœur de Júlia en a manqué un battement.

Quoi qu'il en soit, ces derniers mois, l'odeur de peinture s'est chargée d'un caractère putride et Júlia sent son estomac se tordre dans une nausée brutale. L'idée

## JÚLIA N'EST PAS LÀ

que ce souvenir restera prisonnier de sa mémoire à tout jamais lui paraît grotesque. C'est un fait : sa réaction à l'odeur de peinture s'est modifiée après ce qui lui est arrivé. C'est injuste pour son père – vu qu'il n'a rien à voir avec l'affaire –, même si elle n'en ressent aucun remords.

D'autres changements sont survenus en Júlia. Par exemple, elle s'est mise à détester les femmes. Pas seulement les femmes qu'elle connaît. Toutes les femmes, de tous les âges, en tout lieu de la planète, à toute période de l'Histoire, éveillent en elle un mépris inexplicable. Et Júlia passe son temps à essayer d'éviter les raisonnements qui la conduisent à ce sentiment, à cause de la lassitude qu'elle en ressent, en particulier parce que ça la rend trop consciente d'elle-même.

Cependant, Júlia n'est pas la seule à avoir changé. Son père non plus n'est plus le même. Cette nuit-là, il y a presque un an, elle était allongée sur une civière à l'infirmerie de l'hôpital, des bandages autour de la tête, du bras gauche, de la poitrine, la peau déjà noire à plusieurs endroits du corps, les douleurs menant une lutte féroce contre les analgésiques, lorsque son père et sa mère sont arrivés. Et c'est à ce moment-là – Júlia le sait, malgré la torpeur qui s'était installée dans son corps –, en l'espace d'un instant, lorsque son père l'a vue dans cet état, défaite, et qu'aussitôt après il a détourné la tête, que tout a changé. Lorsque Manuela,

retenant coûte que coûte ses larmes, a demandé à sa fille qui lui avait fait ça, il l'a de nouveau regardée, dans l'attente, comme si la réponse allait tout régler. Mais, lorsque Júlia a menti en disant qu'un inconnu l'avait surprise dans le parking de l'université et essayé de l'emmener de force dans une camionnette, il a seulement demandé : « Mais qu'est-ce que tu faisais là-bas, toute seule, à cette heure-là ? »

Son père lève une main du volant et allume la radio. Il dit :

« Je n'ai pas bien dormi, cette nuit. »

Et il n'y a rien de mal là-dedans, il s'agit d'une formulation banale ; mais la vérité, c'est qu'au lieu de cette phrase, Armando aurait pu dire d'autres mots, qui n'auraient jamais encore été dits. D'un autre côté, si en ce moment précis il parlait de ce qui s'était passé, alors elle pourrait sauter de la voiture pour de bon.

Júlia ne veut pas penser à la terrible injustice de tout cela, mais il n'est pas facile d'échapper à ce type de réflexions. Entre son père et elle, quelque chose a disparu simplement parce que quelqu'un l'a frappée. Les discussions, les éclats de rire, les secrets, les promenades à bicyclette le long du fleuve, rien n'existe plus désormais. Comme s'il ne comptait plus sur elle. *Comme si j'étais abîmée*, pense Júlia. Cette idée ne la rend pas triste. Peut-être la met-elle en colère. Oui, en colère. Parce qu'il ne l'ignore pas, ni elle ni ce qui

s'est passé – ce qui serait bien. C'est tout le contraire : il n'est pas capable de dépasser le fait que sa fille a été victime de violences physiques, et, d'une certaine manière, cela l'empêche de parler avec elle comme avant. Il est vrai que, de temps en temps, il essaie. Comme, par exemple, en ce moment :

«C'est la chanson que tu joues à la guitare», dit Armando. Et ses doigts tournent le bouton du volume avec précision, comme un voleur cherchant à percer la combinaison d'un coffre.

Le son de la guitare électrique sur les premiers accords de *Rape me*, de Nirvana, remplit la voiture, une sorte de rébellion. Et, pour Júlia, cette situation illustre bien l'étourderie de son père à son égard. Avant tout, le temps du verbe ne convient pas : ce n'est pas la chanson que Júlia *joue*, mais la chanson qu'elle *jouait*. Et, bien qu'on ne puisse pas dire que ce qu'on lui a fait était un viol, il paraît invraisemblable qu'il ne comprenne pas le lien évident entre la chanson et l'épisode de l'année dernière.

Le rapport de Júlia à la musique est l'un des autres changements survenus en elle. Avant, il y en avait toujours – dans la chaîne hi-fi de sa chambre, dans le casque qu'elle enfonçait sur ses oreilles pour aller d'un endroit à l'autre, dans la guitare dont elle pinçait les cordes avec l'ardeur particulière de celle qui croit que le son produit est un prolongement de son

propre corps. À présent, Júlia ne se souvient pas de la dernière fois qu'elle a choisi une cassette pour l'écouter. L'explication est simple : les chansons activent des souvenirs qui la mettent en contact avec son ancienne vie, l'agitation du passé qu'elle ne veut plus éprouver.

«Je peux descendre ici, dit-elle, bien qu'elle se trouve à près d'un kilomètre de l'université et qu'il pleuve.

— Ici ?

— J'ai encore quelques minutes avant le début des cours. Je vais passer au café acheter des cigarettes. »

L'excuse est criblée de trous à travers lesquels on distingue le mensonge. Armando se laisse quand même convaincre. Ce trajet, répété tous les matins, ne peut être qu'une idée de la mère de Júlia. Pour le père, ce détour quotidien est un contretemps bien trop coûteux, en particulier pour l'esprit. De sorte qu'il arrête la camionnette sur le côté, que Júlia ouvre la portière et descend. La pluie tombe sur son visage, elle prend conscience du froid. Puis elle se penche pour dire au revoir à son père et il la regarde : jean troué aux genoux, T-shirt à l'effigie d'une mère Teresa aux lèvres maquillées de rouge cerise, chemise écossaise ouverte, blanche et noire, doudoune grise, elle aussi ouverte, par-dessus la chemise. Une expression d'abattement passe sur le visage du père. Et c'est assez pour que Júlia se sente coupable d'avoir été agressée l'année précédente.

## JÚLIA N'EST PAS LÀ

Elle referme la portière violemment, espérant que la vitre vole en éclats sous l'impact. Ce qui n'arrive pas. Júlia sent l'urgence de se mettre à courir et de disparaître dans le souffle d'un mouvement rapide. Et pourtant, elle reste là, immobile, un refus d'obéissance incompréhensible de la part de ses jambes. Elle sent ses cheveux se tremper à toute vitesse et les gouttes de pluie passer sous le col de son T-shirt. La camionnette redémarre et plonge dans le torrent du trafic matinal. Júlia imagine son père là-dedans : un sourire de soulagement qui inonde les traits de son visage, le déborde et se mêle à l'odeur de la peinture.

L'avenue, les voitures, les bâtiments de la faculté au loin, le ciel lui-même, tout devient subitement transparent. Et malgré la tristesse qu'elle ressent en cet instant, Júlia parvient à remplir ses poumons d'oxygène.

Le temps passe, des secondes, peut-être une minute tout entière, peut-être plusieurs : Júlia ne prête plus attention au temps depuis longtemps.

*Je pourrais rester là, pense-t-elle.*

Et cette possibilité se charge d'un poids de plomb dans ses muscles. À quoi bon bouger ? À quoi bon retourner à la maison ? Soudain, *ici* lui paraît aussi bien que tout autre endroit. Tant qu'elle peut demeurer suspendue dans le vide qui existe désormais à l'intérieur de son corps, l'espace extérieur n'a, en réalité, aucune importance.

« Júlia. »

Júlia lève la tête et ne comprend pas. Devant elle, sous un immense parapluie rose, se tient Marlene avec ses grands yeux clairs, la peau du visage tachée de rousseur, les cheveux décolorés et parsemés de mèches noires, les lèvres maquillées de la même couleur que celles de la mère Teresa sur son T-shirt. Et, de manière très basique, tout cela n'a aucun sens. Cette fille – qui est son amie depuis presque quinze ans – ne fait pas partie d'ici, de l'avenue de l'université. Les gens cloisonnent leur vie en des mondes séparés et, lorsque des éléments de l'un surgissent à l'improviste dans l'autre, l'univers tout entier semble tressaillir.

« Júlia », répète Marlene, et la pluie se met à tomber plus dru.

Júlia ne répond pas. Marlene lève un bras et, du bout des doigts, repousse quelques filets de cheveux mouillés qui se sont collés au front de Júlia. Ce contact si bref des doigts de son amie sur sa peau provoque un vertige soudain qui remonte le long de son corps et dérobe tout l'air dans ses poumons.

Júlia se met à pleurer.

« Tu ne te sens pas bien », dit Marlene.

Et, en même temps, elle fait un pas pour se rapprocher et abriter Júlia sous son parapluie. Júlia recule. Et aussitôt après, dans un même mouvement, elle fait demi-tour et commence à remonter l'avenue.

## JÚLIA N'EST PAS LÀ

«Je le savais, s'exclame Marlene en courant pour la rattraper. Je le savais que tu n'allais pas bien. Bordel. Et je l'ai dit à Rute. Des milliers de fois. Des millions de fois. "Júlia ne va pas bien. Júlia ne va pas bien." Et cette meuf qui me disait de lâcher l'affaire. Tu sais. La meuf, elle regarde son nombril et elle pense que c'est le centre du monde. Et qu'on aille tous se faire foutre. Tous. Mais, mon amie, je te connais aussi bien que si on avait partagé le même placenta pendant neuf mois. Je te connais. Je... Ta mère t'a dit que je t'ai appelée? Elle a dû te le dire. Bordel. Je t'ai appelée tous les jours pendant des mois. Des mois. Pourquoi tu ne m'as pas répondu? J'aimerais vraiment que tu m'expliques. On s'est toujours tout raconté. Tout. Et je ne sais pas ce qui... Ça t'ennuierait de t'arrêter deux secondes? Bordel, Júlia.»

Le ton de Marlene est frénétique et dramatique, et même un peu exubérant : Júlia a la nette impression qu'il la contamine. Elle regarde son amie qui marche à son côté, le bras tendu pour que le parapluie les abrite toutes les deux, et il est impossible de ne pas avoir de la peine pour elle. Cette personne n'est pas réelle : ses gestes, ses mots, tout est fabriqué. Elle ne présente aucun danger ; en tout cas, Júlia ne l'imagine pas. C'est seulement triste. Et c'est cette tristesse que Júlia essaie d'éviter depuis presque un an.

DAVID MACHADO

«Tu sais ce que je pense? continue Marlene. On s'assoit quelque part, on prend un café... Non, un Martini... Comme quand on avait seize ans et qu'on séchait les cours. Bordel, on prend un Martini et tu me racontes tout. Et tu vas voir que...»

Júlia interrompt sa marche : elles sont à un arrêt de bus.

«Je dois rentrer», murmure-t-elle.

Et cela lui semble suffisant pour que son amie la laisse tranquille, toute seule.

Marlene sourit comme si elle savait déjà ce qu'elle allait dire.

«Moi aussi. Revenons ensemble. Et on parle. Si tu veux...

— Attends.

— Quoi?

— Tu ne peux pas... Tu dois arrêter de parler.»

Un rictus de surprise traverse le visage de Marlene, comme si elle n'avait pas réalisé qu'elle avait parlé.

Et soudain, l'instant paraît presque parfait. Rien ne bouge, personne ne dit rien. Et le bruit des gouttes qui tambourinent sur le parapluie n'autorise pas un silence absolu, ce qui, en ce moment précis, ne serait pas une bonne chose non plus. Le vide est immense et de nouveau, tout va bien. Pourquoi ne peut-il pas toujours en être ainsi?

Le bus arrive.

## JÚLIA N'EST PAS LÀ

Júlia monte et montre son pass au conducteur.

Marlene la suit.

Dès qu'elle s'assoit, Júlia comprend l'erreur d'avoir choisi une place face à un siège vide. Marlene s'y installe et Júlia sait d'avance qu'elle ne supportera pas le regard de son amie sur elle durant tout le trajet. De plus, sous peu, Marlene se remettra à parler. De sorte qu'il ne reste d'autre choix à Júlia que de parler la première.

« Depuis quand tu te maquilles les lèvres comme une pute ? »

L'agressivité de la question n'est pas délibérée. Mais à l'instant où ces mots sortent de sa bouche, l'euphorie dans son corps est absolue.

Marlene rit en roulant les yeux. Elle est nerveuse. Puis elle grimace et répond :

« Ça plaît à certains.

— Ça plaît toujours à quelqu'un.

— Je vois que tu as retrouvé ta bonne humeur. Tu m'as fait peur, bordel.

— Qu'est-ce que tu faisais là-bas ? »

Marlene ne dit rien durant un long moment, le regard agité fixant le visage de Júlia. Comme si elle avait été durement offensée.

« Qu'est-ce que tu crois ? Je suis venue te chercher, répond-elle enfin. Ta mère sait que tu sèches les cours ? »